

ELLES ÉTAIENT SEPT SŒURS, sept, assises autour d'une table en bois, sur le tapis en raphia imprimé. Devant elle, un plateau fumant plein de petits verres où l'on avait versé le thé frémissant.

Elles disent : raconte-nous ton histoire, chère sœur. Raconte-nous tout ce qui t'est arrivé pendant tout ce temps où tu étais loin de nous. Conte-nous, chère Fatima, comment tu as fait quand tu es partie à l'étranger, pour surmonter tous les obstacles. Conte-nous, douce sœur, conte-nous.

PREMIÈRE PARTIE

Une femme à l'ancienne

I

Une bande de tissus aux couleurs vives au milieu du paysage poussiéreux

Je le dirai pour vous, mes sœurs, je dirai ce que vous me demandez. Cette voix, ma voix, vous racontera les faits vécus par celle qui est sortie du même ventre que vous. Donnez-moi du thé pour me réchauffer la langue, fermez la porte pour que mes paroles ne sortent pas d'ici. Elles ne sont que pour vous, vous qui pouvez les comprendre et les garder. Sans les répandre dans le monde qui juge de tout.

Du début du voyage, vous vous en souvenez, c'est sûr. Vous êtes venues, je vous ai toutes réunies le jour du départ, le jour où s'est formé dans ma gorge un nœud sec et râpeux contre lequel je n'ai rien pu faire malgré toute l'eau fraîche du puits. Je n'ai pu avaler le moindre morceau de pain, je ne voulais que de l'eau, et encore de l'eau pour chasser l'aridité en moi. Ah, cette poussière dans la gorge, mes sœurs, combien de fois nous l'avons sentie, combien de fois nous l'avons dissimulée.

Vous êtes toutes venues ce jour-là malgré l'effort que vous avez dû faire pour vous déplacer. Toi, Aïcha, ton Salim était malade du foie, nous pensions qu'il n'allait pas s'en sortir. Un enfant qui faisait l'envie de tes voisines tant il était grassouillet et qui jusque-là n'avait pas attrapé le moindre rhume. Mais les yeux des gens sont terribles. Malgré toutes les amulettes que tu lui avais fait porter. Il a résisté pendant des années aux éloges des femmes mais

quand il est tombé malade, c'était pour de bon. Le pauvre. Et regarde-le maintenant, si grand et si fort, que Dieu le garde.

Toi, Fadma, comme tu vivais ici près de la maison de notre mère, tu venais très souvent nous rendre visite, tu finissais ton travail et hop, le foulard sur la tête, ta fille sur le dos, tu prenais le chemin de poussière jusqu'ici, les sandales en caoutchouc bien ajustées qui laissaient des traces de pas derrière toi. Tu ne venais jamais les mains vides, tu portais toujours un baluchon avec quelque chose à manger que tu ramenaï du jardin ou de la cuisine. Des figues ou des olives ou un pain que tu avais fait ce jour-là. Comme notre grand-mère, vous vous souvenez ? Quand elle venait, nous nous réunissions autour d'elle et nous attendions avec impatience qu'elle défasse le nœud de son baluchon. Le sais-tu, chère Fadma ? Pas un seul jour je n'ai cessé de penser à toi. Au temps où nous nous tenions compagnie, aux choses que nous nous racontions en chemin ou aux tâches pénibles de notre quotidien. Et même quand nous nous taisions, quand nous entendions la respiration l'une de l'autre, de jour et de nuit, quand nous dormions côte à côte. Mais c'est si loin, tout ça. En me souvenant de toi à l'étranger, ma sœur, il m'arrivait de penser que parfois tu ne te sentais pas assez aimée car vivant tout près de nous, tu étais celle qui manquait le moins aux autres. Je t'assure que toutes ces années où j'étais loin d'ici, pas un seul jour tu n'as quitté mes pensées. Ne m'en veuillez pas, les autres, mais nous étions si proches Fadma, notre mère, Fadira et moi.

Donc, vous êtes toutes venues et ça nous a fait l'effet d'un jour de fête, un de ces jours extraordinaires où nous nous retrouvions toutes les sept à la maison comme quand nous étions petites. Bon, toutes les six, en fait, mais comme

toi, Fadira, tu es des nôtres depuis tant d'années, tu es presque une sœur pour nous. Nous avons cette sensation étrange et à mesure que vous arriviez, retiriez vos habits de voyage et vous asseyiez dans la chambre des invitées, nous ne savions pas s'il fallait rire ou pleurer. Parfois, nous faisons les deux à la fois. Nous nous regardions, nous nous touchions, nous nous embrassions, nous tentions de combler le vide du temps où nous étions restées sans nous voir et nous nous racontions les choses que nous avons vécues, les petites et les grandes. Toi, Milouda, tu as fait un effort énorme pour venir de Serwan. Le voyage depuis là-bas, c'était quelque chose à l'époque, tu as dû louer une voiture et traîner ton homme, qui était déjà vieux. Faut dire que Bel'id je l'ai toujours connu vieux, avec sa longue barbe blanche, vêtu du *qubbu*¹ de laine comme notre père. Mais oui, il était déjà vieux à ton mariage, Milouda! Il était déjà vieux à sa naissance. C'est vrai qu'avant il avait des dents, non? C'est pour rire, ma chère, nous savons bien qu'il t'a toujours traitée comme une reine, sans jamais élever la voix et en te regardant bien en face, et il a fait en sorte que tu ne manques jamais de rien. Aussi, regarde-toi, de nous toutes tu es celle qui est restée la plus belle et la plus jeune. Dieu te garde, ma sœur, cette peau si blanche et ce visage rond qui ressemble à un miroir.

Toi, Najima, tu es venue de Nador avec ton *abib*, le fils de ton mari qui t'a conduit jusqu'à la porte. À ce moment-là vous vous entendiez bien et il s'occupait de toi comme si tu étais sa mère. Pas comme maintenant, quel ingrat!

Toi, notre Malika, tu n'étais pas encore mariée à cette époque, tu as été la dernière d'entre nous à trouver un mari.

1. La première occurrence d'un terme défini dans le glossaire en fin de volume est en italique dans le texte.

Tu en mourais d'envie, de quitter la maison de ton père. Moi qui y étais revenue je te disais d'être patiente, que tu avais de la chance de ne pas avoir connu le mariage, de ne pas avoir été obligée, comme nous toutes, de vivre dans la maison des autres. Mais toi, têtue, tu maudissais ton sort, tu disais que dans la maison de ton père tu n'avais pas ta place, que la place d'une femme est dans la maison de son mari, que nous devons toutes avoir notre chambre à nous. Notre père ne te l'a jamais dit, de t'en aller. Lui, tout ce qu'il désirait c'est que nous trouvions notre place dans le monde, mais il ne nous mettait pas dehors, nous ne l'avons jamais gêné. Même s'il en avait peut-être un peu marre de toutes ces femmes. Ce qui t'arrivait, notre Malika, je vais te le dire, c'est que tu mourais d'envie de goûter du mari, effrontée. Et regarde-toi maintenant, mariée comme tu l'es, avec tes sept bracelets et tes grandes boucles d'oreilles. Tu ne sais pas combien je regrette de ne pas avoir été là. J'avais tant espéré ce jour où tu te passerais le *henné*.

Ce jour du départ, souvenez-vous, notre mère s'était levée plus tôt que d'habitude, je l'avais trouvée à la réserve où j'allais faire le pain. Pas aujourd'hui, elle m'a dit, aujourd'hui ce n'est pas à toi de le faire, c'est moi qui m'en occupe. Mais non, mère, depuis toute petite, je pétris chaque matin, aujourd'hui est un jour comme un autre, aujourd'hui je vous préparerai des couronnes pour les repas de ce jour. Ainsi vous penserez à moi quand je serai loin, mère – et ça, je n'aurais jamais dû le dire. Mère, je me le suis reproché pendant tout le voyage, de t'avoir dit ça. Ça m'est venu sans réfléchir, je voulais faire une plaisanterie, mais quand nous avons entendu ces mots dans la tiédeur de cette petite pièce au plafond bas que tu avais construite de tes propres mains, tu t'es mise à pleurer à n'en plus finir. Pardonne-moi d'avoir fait jaillir tes larmes. Tes filles m'ont

raconté que tu avais passé des semaines à sangloter jusqu'à en avoir les yeux secs, mais que la tristesse est apparue sur ton visage, et qu'elle ne s'en est jamais allée. Pauvre mère, pauvre de toi. Mais à présent je suis là, mère, à présent tu vois bien que j'ai survécu et que je suis revenue parmi vous. Tu comprends, hein, pourquoi je suis partie? Toi qui connais les battements du *foie*, de l'amour des enfants, tu peux comprendre ce qui m'a arrachée à ta maison, à notre terre. Ce jour-là j'ai pétri parce que je voulais faire comme si de rien n'était, je voulais célébrer le fait que nous soyons réunies, je voulais faire comme si c'était une fête.

Vous êtes arrivées très tôt le matin et nous avons eu du mal à nous asseoir toutes ensemble pour parler comme nous le faisons aujourd'hui, tranquillement, en prenant le temps. Quelle agitation! Notre mère faisait bouillir les œufs pour le voyage, Fadma m'avait apporté un *remsemmen* qui venait de cuire et qui était encore chaud, Milouda avec le petit Nourddin accroché à sa taille, entrainé et sortait de la chambre des invitées pour le distraire. Un va-et-vient incessant. Moi je préparais le sac, cet énorme sac à carreaux en raphia que notre père m'avait ramené de la ville, un de ceux qu'il avait utilisés quand il était parti travailler dans le Garb et en Algérie, des années plus tôt.

Le pain une fois cuit, j'ai dû envelopper les ustensiles, le pétrin en terre cuite, le tamis, le gril en fer. C'étaient les miens, je les avais sauvés d'où vous savez et c'est tout ce que j'ai emporté. Je les ai mis au fond du sac, protégés par une couverture. Tu vois, mère, tu as insisté en me disant que ce n'était pas une bonne idée d'emporter tout ça, que ça pesait trop et m'embarrasserait pendant le voyage. Tu avais tout à fait raison, nous ne savions pas si là où nous allions nous trouverions la bonne farine, s'il y aurait un foyer assez grand pour y poser le gril. Nous ne savions rien de ce qui nous

attendait de l'autre côté. Et je vous ai fait mourir de rire parce que j'emportais avec moi le levain bien enveloppé, ce morceau de pâte pour la fermentation, soignée pendant des années. Comme vous autres ensuite vous avez pris l'habitude d'utiliser le levain que vous achetiez à la boutique, vous ne me compreniez pas mais vous saviez que moi je n'aimais pas le pain fait de cette façon, que je lui trouvais toujours un arrière-goût de moisi. En revanche, la pâte vivante de ma mère, qu'elle a reçue de sa grand-mère et de la grand-mère de son arrière-grand-mère – et allez savoir de combien de femmes avant elles venait l'héritage – elle laissait une très légère acidité sur la langue, notre goût bien à nous, celui qui me revient toujours. Et je vous le dis d'entrée, quelle chance j'ai eue de pouvoir goûter, en plein brouillard, le pain qui me reliait à vous, à notre mère, à notre grand-mère. Vous m'avez dit : Elle va se gâter pendant le voyage ou on te la prendra à la douane. Mais je ne vous ai pas écoutées. Il n'était pas possible qu'une chose venue d'un temps si ancien soit gâchée du seul fait d'aller à l'étranger.

Je me souviens que je portais une robe venue d'Algérie, c'était la mode. Il fallait voir ces décolletés ! Et les manches courtes, gonflantes, les petites pierres précieuses sur la poitrine et les fines ceintures élastiques à la taille. Aujourd'hui, nous n'oserions pas porter des robes aussi osées. Avant de partir, bien sûr, j'ai mis le qubbu, l'habit d'extérieur couleur aubergine que nous avait offert notre père le dernier jour de la Grande Fête. Vous vous en souvenez ? Je l'ai encore, vieux et tout usé. Je ne m'en déferai jamais. C'est notre père qui nous l'a fait, il nous a acheté le tissu comme chaque année mais je n'avais pas de quoi payer la confection et au bout de quelques mois il m'a demandé ce que j'en avais fait, de ce dernier cadeau. Je n'ai rien dit, j'ai gardé les yeux baissés. J'avais honte de devoir quémander

des sous. Il m'a demandé de lui rendre le tissu et je me suis dit qu'il se sentait offensé mais quelques jours plus tard il est revenu de la ville avec le qubbu cousu et il m'a dit, ça ne semble pas possible que tu ne puisses pas dire à ton père ce dont tu as besoin. J'ai osé lui répondre qu'il n'était pas juste qu'il me paye la confection et à vous non, mais il m'a répondu que la justice c'est donner à chacun ce dont il a besoin, et non de donner à tous la même chose. Je lui ai juré encore et encore que tôt ou tard je lui rendrais les sous, mais il m'a fait taire.

Par-dessus nos vêtements, j'ai posé une autre couverture. Moi, vous le savez, je préfère les couvertures en laine épaisse à celles aux couleurs vives qui nous arrivent de Melilla, mais elles sont légères et faciles à laver, de sorte que j'ai emporté celle avec le paon et celle avec le tigre. J'ai dit à notre mère qu'elle vous donne les autres mais elle m'a répondu que mes affaires, elle n'y toucherait pas jusqu'à mon retour. Si tu avais su que je tarderais tant, hein, mère?

Vers le milieu de la matinée, Abrqadar a dit allons-y, il a dit c'est l'heure et vos sanglots à vous toutes, toutes les sept, ont éclaté et ont rempli la chambre des invitées et la cour intérieure, où le sac était prêt. Les enfants nous regardaient sans savoir que faire, certains inquiets parce qu'ils ne nous avaient jamais vues pleurer autant, toutes ensemble et en même temps, sauf quand quelqu'un était mort. Personne n'était mort, mais ça en avait tout l'air. Les pleurs de chacune de nous redoublaient en se mêlant à ceux des autres et il n'était plus possible de les arrêter. Notre mère pleurait en silence, si elle avait pu elle l'aurait fait dans sa chambre mais devant nous toutes qui nous embrassions elle ne pouvait pas se retenir. Tu nous disais ça suffit, ça suffit, et on aurait dit que tu nous grondais, mère, comme quand nous étions petites et que tu nous disais de nous